Jean El Mouhoub Amrouche, ou le dilemme d'une solidarité controversée (1945-1961)

Alain Romey

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/15>

DOI : 10.4000/cdlm.15

ISSN : 1773-0201

Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2001

Pagination : 113-123

ISSN : 0395-9317

Référence électronique

Alain Romey, « Jean El Mouhoub Amrouche, ou le dilemme d'une solidarité controversée (1945-1961) », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 63 | 2001, mis en ligne le 15 octobre 2004, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/15> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.15>

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

Jean El Mouhoub Amrouche, ou le dilemme d'une solidarité controversée (1945-1961)

Alain Romey

- 1 Méthodologiquement, je voudrais partir du fait qu'initialement la notion de solidarité est liée au droit dans le sens classique que lui donne le Dictionnaire philosophique c'est à dire essentiellement une signification juridique désignant le lien existant entre un débiteur et un créancier. Mais je voudrais dépasser cette notion fondamentale, bien que le rapport au droit doit rester constant, pour aller vers une conception de la solidarité plus proche de la perception qu'en ont eu Comte et Durkheim impliquant : *devoirs de solidarité* et aussi *rapports de solidarité*.
- 2 Mon propos ne se veut pas : qu'est ce que la solidarité ? Car elle est toujours relative, ce n'est donc pas la définition qui m'intéresse. On est solidaire de quoi ? Et à partir de ce questionnement essayer de montrer les circonstances où il y a solidarité. Être solidaire suppose que l'on se sente lié par une responsabilité et des intérêts communs, ce qui sous entend que nous avons affaire à une relation entre personnes ayant conscience d'une communauté d'intérêts entraînant l'obligation morale de ne pas desservir les autres et de leur porter assistance.
- 3 Pour Durkheim cela induit complémentarité et réciprocité entre les parties. La solidarité oblige à reconnaître qu'il y a des valeurs dans un corps social que l'on privilégie. Dans la République française l'héritage du christianisme et de la Révolution a été symbolisé par la trilogie *Liberté, Egalité, Fraternité* qui a un rapport prégnant avec la ou les solidarité(s).
- 4 Dans quelle mesure cette trilogie fondatrice de la République a pu être, au cours de l'histoire totalement détournée de ses idéaux initiaux ? Qu'en fut-il dans l'Algérie coloniale ? Comment ses idéaux impliquant la solidarité, non respectée sur ce territoire français, ont amené une partie de la population indigène à fuir et à préférer l'exil en France où paradoxalement une prise de conscience politique fut possible.

- 5 Prenons l'exemple de Jean Amrouche intellectuel français, d'origine kabyle, de confession chrétienne, poète, journaliste, car il paraît significatif. Il nous permet d'aborder le phénomène de la solidarité dans la fidélité ou non aux valeurs républicaines sous ses aspects multiformes. Comment va-t-il se situer par rapport à ce devoir de solidarité et comment le conflit algérien de 1954 à 1962 transforme, chez cet homme déchiré entre deux cultures et communautés, la notion de solidarité ?
- 6 Né en 1906 en Kabylie, ayant eu le français et le kabyle comme langues maternelles il fait ses études à l'Ecole normale supérieure de Paris et professe à Sousse dès 1930. Entre 1931 et 1942 il entre dans la carrière littéraire. Poète et critique littéraire il rencontre Gide en 1942 et fonde en 1943 la revue l'Arche. C'est par le biais de la radio et de ses entretiens avec Gide, Mauriac, Claudel et Giono qu'il devint un personnage incontournable de la littérature française. A partir de 1945 il commence une carrière journalistique en écrivant dans le Monde, le Figaro, l'Observateur et progressivement fait émerger un discours d'ordre politique entre 1945 et 1962.
- 7 Je voudrais exprimer à la relecture des articles de Jean Amrouche ce que cette notion de solidarité a pu vouloir signifier pour cet intellectuel à cheval entre deux cultures et qui a du mettre en balance des solidarités plurielles.
- 8 Comment cet homme solidaire des idéaux de la Révolution française incarnés par la République a pu, en pensant pouvoir rester un *médiateur*¹, à partir de 1945, car participant des deux cultures, basculer dès 1957 et se faire l'interprète de ses frères algériens, non pas en trahissant une solidarité mais en montrant par une analyse minutieuse la genèse des défauts de solidarité exprimés par le système colonial. Comment le rapport aux solidarités en soi a pu amener certains à se désolidariser politiquement de la France.
- 9 Tout part du discours du général De Gaulle de Constantine en décembre 1943 dans lequel celui-ci, rendant hommage au dévouement, à la fidélité, au mérite, aux sacrifices du peuple algérien dans la libération de la France, décida de donner la citoyenneté aux musulmans d'Algérie. En évoquant les graves "émeutes" de 1945, qui firent plusieurs dizaines de milliers de morts, dans l'est de l'Algérie Jean Amrouche écrivait :

« Ce n'est pas à partir de l'émeute qu'il faut poser le problème mais à partir de la répression. De la haine on aboutit au désespoir et si la France ignore les frontières des races, des couleurs et des religions, il n'en est pas de même pour les Français d'Algérie chez qui le racisme constitue plus qu'une doctrine : un instinct, une conviction enracinée. »²
- 10 Toute l'Algérie souffrait du malaise dont la cause résidait dans une contradiction entre l'enseignement et les mœurs. Les algériens qu'on appelaient anti-français en 1945 ne se dressaient pas contre la France mais contre la France d'Algérie du fait que sa devise : *Liberté Egalité Fraternité* constamment affirmée était si souvent trahie. L'algérien, déjà préparé par l'humanisme de l'islam, prit à la lettre cette affirmation d'égalité surtout après 1945 et se mit à juger les actes de ses maîtres. Plus grand était l'espoir plus profonde allait être l'amertume.
- 11 L'atmosphère d'après guerre devint tellement irrespirable que beaucoup préférèrent l'exil en France à cet exil insupportable qu'ils devaient subir dans leur pays natal. Petit à petit de nombreux algériens se mirent à désespérer de la France.
- 12 En 1945 il écrivait :

« On ne demande pas au Français d'être grand mais d'être juste, on ne lui demande pas d'avoir du génie, on lui demande seulement de ne pas démentir ses discours par

ses actes, on ne lui demande plus d'être charitable mais d'avoir le respect de l'homme. Parce que s'il ne respecte pas ce contrat sur lequel est fondée l'autorité de la France, sa défaillance ne porte pas préjudice à lui seul mais elle atteint à travers lui la France universelle."³

- 13 Devant la carence des gouvernements successifs à mettre en place la promesse faite par De Gaulle, Jean Amrouche, dès 1946, se désolidarise de la politique d'assimilation qui tendait à incorporer lentement les algériens au peuple français, estimant que c'était trop tard. Pendant plus de 100 ans les algériens ont attendu qu'on leur octroyât la qualité de citoyen français alors qu'on maintenait un régime de type colonial.
- 14 C'est pourquoi écrit-il alors :

« ... les députés algériens réclament la reconnaissance de la personnalité algérienne et l'institution d'une très large autonomie économique, administrative et politique dans le cadre d'une union française fondée sur la communauté d'intérêts et les idéaux spirituels et non plus sur le droit du plus fort. »⁴
- 15 Il prend alors conscience que l'assimilation n'est qu'un leurre. Au lieu de maintenir une économie agricole archaïque la France aurait dû créer des industries, former une main d'œuvre et des élites de techniciens. Elle aurait dû répandre plus largement les bienfaits de la culture et de la langue française tout en ranimant les foyers de culture arabe et berbère.
- 16 Le réveil de l'Islam accompli sous l'égide de la France ne serait pas apparu comme dirigé contre elle. Mais le régime colonial n'accepta que la voie de naturalisation individuelle des indigènes et s'opposa fermement à toute admission massive dans la communauté française. Ainsi, un petit nombre d'individus sélectionnés, recevant une part des privilèges réservés aux citoyens, se trouvaient neutralisés dans le combat politique et social quand cela ne les amenait pas à prendre parti contre leurs frères.
- 17 Dès 1956, Jean Amrouche tente d'expliquer quelques raisons de la révolte algérienne :

« Kabyle de père et de mère profondément attaché à mon pays natal un hasard de l'histoire m'a fait élever dans la religion catholique et m'a donné la langue française comme langue maternelle. Je suis écrivain français. Je représente donc, à un haut degré de perfection l'indigène assimilé. Mais je ne suis pas, je ne suis plus, et depuis longtemps partisan de l'assimilation. Pourquoi ? La tragédie algérienne ne se joue pas pour moi sur une scène extérieure. Le champ de bataille est en moi : nulle parcelle de mon esprit et de mon âme qui n'appartienne à la fois aux deux camps qui s'entreteuent. Je suis algérien, je crois être pleinement français. La France est l'esprit de mon âme, mais l'Algérie est l'âme de cet esprit. »⁵
- 18 Après le discours du général De Gaulle, en 1943, il avait écrit un article intitulé « L'honneur d'être français » et en 1956 il réprecise :

« Je considère toujours qu'il est honorable d'être français. Il n'est pas question, pour moi, de renier et encore moins de haïr la France, patrie de mon esprit et d'une part de mon âme. Mais il y a la France, celle d'Europe la France tout court et l'autre, celle dont le système colonial a fait un simulacre qui est proprement la négation de la France. »⁶
- 19 On a jamais dit à l'opinion publique qu'avant de se résoudre à la révolte armée les algériens avaient épuisé tous les moyens spécifiques et légaux d'exprimer : par la parole, par les écrits, par les meetings, leurs revendications les moins subversives. L'exercice du droit le plus élémentaire était suspendu : réunions interdites, chefs et militants traqués, journaux saisis ou suspendus. On a démantelé les structures de la société arabo-berbère, entretenu les divisions. On a corrompu de génération en

génération les élites traditionnelles ou issues de la bourgeoisie en les associant à l'exploitation du peuple.

- 20 Depuis 1830 on se demande ce qu'il faut admirer le plus : de la longue patience du peuple algérien ou de l'incroyable hypocrisie des formules des gouverneurs contenant des promesses jamais tenues et proférées au nom du peuple français. Il précise :

« De génération en génération ils ont payé sur tous les champs de bataille au poids du sang de la fidélité, le prix de la liberté, de l'égalité et de la fraternité françaises. Ils ont attendu, espéré pendant près d'un siècle et ce qu'on leur propose aujourd'hui ils ne l'acceptent pas, parce que c'est trop tard. »⁷.

- 21 Si il y avait la faim des corps que l'état colonial entretenait il y avait surtout une faim de justice, de dignité. L'état colonial avait fait de l'indigène colonisé un étranger, un déraciné dans son propre pays. Il était réduit au rôle d'assisté, toujours en 1956 il écrivait :

« L'indigène, le vaincu ne doit jamais oublier sa condition de vaincu et reconnaître qu'il s'agit là d'un fait irréversible, il est un sous homme. La charité du maître, sa fraternité protectrice prétend s'organiser sans contrôle. Elle ne reconnaît ni droit ni justice pour l'indigène que dans le cadre des rapports établis une fois pour toutes entre maîtres et serviteurs. Il y a en Algérie une légion d'honneur à titre indigène, c'est à dire dévaluée. »⁸

- 22 Comment en finir avec le mépris et l'humiliation car en Algérie ces notions étaient attachées à la qualité d'indigène (*bicot, raton, bougnoule, tronc de figuier*). Ils atteignaient la personne dans sa durée historique. Le passé historique d'un peuple, son histoire, ses langues, ses œuvres, ses traditions, ses mœurs, ses valeurs spirituelles et morales, son esprit, tout cet héritage humain était nié des valeurs respectables, considéré comme barbare ou, au mieux comme curiosité folklorique.

- 23 Le mépris et l'humiliation frappaient aussi l'indigène dans sa postérité comme un péché originel. Ce qui fut inadmissible c'est que l'indigène était caractérisé par une infériorité de nature, par une incapacité de nature. Il était voué à l'obéissance et déclaré inapte. Il ne pouvait ni commander, ni organiser, ni administrer.

- 24 Tout au plus et Jean Amrouche le perçut bien pouvait-on lui reconnaître une vocation d'imitation. Prétendre que le peuple algérien ait pu se sentir majeur, rappeler les grands principes religieux et humanistes issus des valeurs de la République ne pouvait être que le fait de républicains de France ignorant les réalités concrètes algériennes. Il écrivait ainsi en 1956 :

« Inutile de raisonner, d'argumenter de faire appel à l'Histoire, à la Sociologie, à la Religion même : l'infériorité essentielle, naturelle, congénitale, incurable de l'indigène est un dogme plus rigide, plus inébranlable que les dogmes religieux les plus absolus. Telle est je l'affirme en pesant mes mots la manière de sentir et de penser qui commande le comportement de l'immense majorité des Français d'Algérie à quelque niveau social qu'ils appartiennent. »⁹

- 25 Comment pour le peuple algérien affirmer son droit à l'existence puisqu'il ne pouvait participer à cette solidarité républicaine et poser ce droit dans l'Histoire ? Dans la fierté d'être un homme digne, comme tout homme respecté avec la charge d'un héritage historique, linguistique, culturel, social et religieux et en plus une vocation inscrite dans le cadre du destin d'un peuple ? Le nœud du problème était là.

- 26 Les français d'Algérie dont la plupart n'était pas français de souche, mais naturalisés ont toujours vu dans la qualité de citoyen français un privilège de race autant que privilèges économiques, sociaux et politiques. La restitution de la nationalité

algérienne aux Algériens était l'exigence première de l'insurrection algérienne. En 1956 Jean Amrouche disait :

« On ne mérite pas le respect, on l'impose. Pour être libre, il suffit de se proclamer libre et de vivre en homme libre. »¹⁰

27 Les massacres de 1945 qui touchèrent les héros des campagnes de Tunisie, d'Italie, de France et d'Allemagne; la comédie du statut de 1947 et la farce des élections truquées de 1951 n'ont fait que précipiter et cristalliser autour de l'idée nationale une prise de conscience qui aboutira au refus définitif de l'assimilation.

28 Si en 1945 les algériens eurent peur, après ils comprirent qu'il ne le fallait pas. Que pouvait-on leur faire de plus ? En 1957 il écrivait :

« Cette guerre tire son caractère tragique de son absurdité même, elle fait plus que de tuer des hommes vivants, elle détruit les sentiments les plus saints, elle ronge les liens les plus sacrés au sein des familles dressant les uns contre les autres. Les musulmans d'Algérie ne veulent plus qu'on parle d'eux à la troisième personne, ils veulent parler d'eux-mêmes à la première personne, dire je, nous en tant que personnes libres et constituant un peuple libre. Ainsi, l'insurrection algérienne, n'est rien de plus, ni de moins qu'une affirmation d'existence. Les musulmans d'Algérie veulent être des acteurs de leur propre histoire, les responsables de leur avenir et les constructeurs de leur destin. »¹¹

29 Une interdépendance consentie librement avec la France ne pouvait être confondue en 1957 avec la dépendance coloniale fondée sur la servitude, la dépersonnalisation et la déshumanisation.

30 La création d'une nationalité algérienne de droit par l'indépendance ne pouvait être seulement un acte politique opportun, mais un acte conséquent aux principes et valeurs qui définissaient la France. L'accomplissement d'un devoir d'humanité élémentaire qui imposait de reconnaître l'autre pour ce qu'il était et voulait être.

31 Pour les Français d'Algérie il y avait une angoisse qui dérivait d'une incertitude d'une contestation portant sur l'idée qu'ils se faisaient d'eux-mêmes. Ils ont toujours eu le sentiment qu'on ne les comprenait pas, qu'on ne voulait pas les comprendre. Il précise la même année :

« L'état de colonisateur se présente à leur conscience comme valeur absolue, dont la perte ou la dégradation entraînerait une déchéance absolue. Ce postulat profondément enraciné d'une supériorité de nature ne leur permet pas de comprendre ce qui se passe, aucun argument raisonnable et français ne peut soutenir et justifier ce dogme colonialiste. Ils se sentent en contradiction avec la part raisonnable d'eux-mêmes. Ce qui a pour effet de redoubler leur angoisse. »¹²

32 Mais ils étaient le produit du colonialisme et ne se contentaient pas de croire en une supériorité mythique. Ils étaient cette supériorité et condamnés à la perdre, ils se sont sentis perdus, d'où le complexe d'abandon avec son cortège de violences quitte à provoquer une révolte armée contre la France même. Tout statut de l'Algérie qui ne consacrait pas le privilège de race était considéré par les Français d'Algérie comme une atteinte grave à leur dignité, comme une insupportable déchéance.

33 Cet affrontement impitoyable de deux incarnations antinomiques de la condition humaine : le colonisé qui entendait conquérir la qualité d'homme dans le cadre de sa communauté nationale naturelle et le colonisateur qui voulait maintenir sa qualité de surhomme, hors de quoi il ne voyait plus pour lui qu'un avenir de déchéance et de déshonneur, cet affrontement ne pouvait déboucher que sur une guerre sans merci, impitoyable, car les Algériens comme les Français d'Algérie combattaient dos au mur.

- 34 Ils étaient psychologiquement hors d'état de faire la moindre concession sur ce qu'ils tenaient pour essentiel l'un et l'autre car c'est ce qui donnait sens et valeur à leur vie.
- 35 Jean Amrouche rajoutait en 1957 :
- « D'où le surprenant transfert de la guerre de l'ordre profane des conflits d'intérêts à l'ordre sacré des conflits tragiques. C'est parce que cette guerre a pris figure de guerre sacrée et que le gouvernement français lui même a pris son parti de cette sacralisation qu'elle apparaît sans issue. »¹³
- 36 Il précisera qu'il n'y a jamais eu de *jihad*, de guerre sainte du côté algérien, au contraire le colonialisme était dénoncé et combattu au nom des valeurs d'une République laïque¹⁴.
- 37 On refusait de reconnaître à l'insurrection algérienne la noblesse d'une guerre de libération nationale, il n'y avait que des rebelles à l'ordre colonial et cette insurrection a toujours constitué pour les Français d'Algérie un attentat sacrilège, une transgression intolérable, le seul crime sans excuse, quelque chose qui s'apparentait au péché contre l'Esprit. Mais c'est bien ce qu'était en effet l'insurrection : un attentat contre l'ordre colonialiste, par nature irréformable. Un ordre exprimant le privilège sacré d'une race élue.
- 38 Il en vint même à polémiquer avec Germaine Tillion à propos de son livre : « *L'Algérie en 1957* » qui concluait à la nécessité pour les algériens d'une assimilation avec la France. Anthropologue, résistante, déportée à Ravensbruck, elle avait accompli, avant la deuxième guerre mondiale, cinq missions dans les Aurès entre 1934 et 1940 et de nouveau en 1954 et 1955. A l'aide d'arguments économiques et humains ce livre voulait prouver qu'une Algérie indépendante ne serait livrée qu'à la misère.
- 39 Jean Amrouche se demande avec anxiété si elle n'enfoncé pas d'avantage l'opinion dans l'erreur où se complaisaient une propagande et une politique qui compromettaient chaque jour davantage toute chance de réconciliation entre Algériens et Français. Lui reconnaissant sa bonne foi son souci passionné de servir la justice et la vérité il se demande si malgré sa connaissance du terrain, des documents et après avoir médité sur les chiffres, interprété des diagrammes et des graphiques sa thèse n'est pas contestable et si nous ne sommes pas devant une imposture et une mystification dont elle serait la première victime. Il s'explique donc :
- « Tout se passe comme si elle avait voulu démontrer que l'indépendance doit être refusée à l'Algérie, non point seulement parce que les Français d'Algérie s'y opposent, mais dans l'intérêt des Arabes et des Berbères qu'elles précipiterait dans une misère sans nom et sans remède. »¹⁵
- 40 Se donnant sincèrement pour quelqu'un qui aime, respecte, comprend les Musulmans Germaine Tillion se croit en situation de parler en leur nom, dans leur intérêt. Il s'insurge et écrit :
- « Pourquoi n'est-elle pas qualifiée pour parler au nom des Algériens ? Parce qu'elle ne parvient pas à sortir de sa perspective psychologique qui est celle d'une Française patriote et qui à l'occasion de cette guerre sacrée ou non seulement les intérêts et le prestige, mais l'âme et l'honneur de sa patrie sont compromis, demeure soucieuse de mettre hors d'atteinte le visage de sa patrie. »¹⁶
- 41 Après avoir décrit la misère algérienne Germaine Tillion écarte totalement l'idée d'une culpabilité française pour ne retenir seulement que la notion de responsabilité. Une minutieuse description de l'Algérie historique étant totalement absente de son analyse globale, elle ne se demande jamais pourquoi l'Algérie, pays archaïque en 1830, comme une majeure partie de la France, est restée archaïque dans toutes les zones où ont été

refoulés les Arabes et les Berbères soit les montagnes, les steppes et les déserts. Et ce qui pour elle n'était que brimade définissait un mode d'existence insupportable qui faisait du bicot, du raton, du bougnoule une espèce que l'on ne reconnaissait pas comme être humain de plein droit.

- 42 Cet état d'infériorisation radicale pesait sur tous les indigènes sans aucune exception comme l'écrivait Jean Amrouche en 1957 « ... un raton en effet pour un Européen d'Algérie sera toujours un raton. »¹⁷
- 43 Or, Germaine Tillion ne désigne pas et encore moins ne condamne les responsables de cette effrayante misère : les maîtres de la colonisation. Au contraire, elle pense que sans eux la misère serait plus grave et la sous-alimentation chronique. Elle pense que la France doit imposer, elle-même, la mutation en fournissant les capitaux et les techniciens, sous la condition que le peuple algérien demeure dans les liens.
- 44 Là elle se fourvoie car, en 1957, la révolution algérienne ne proposait comme alternative que la seule et fondamentale dignité d'être libre, pas la prospérité, or cette vision paternaliste de la France qu'elle proposait ne pouvait guère apporter qu'une vague amélioration des conditions matérielles des populations indigènes et en plus dans la servitude.
- 45 Que dire de l'argument qu'elle prend des 400 000 travailleurs émigrés en France qui seraient expulsés en Algérie ? Comme le précise Jean Amrouche :
- « ... il constitue un chantage inadmissible car ces travailleurs ne sont point employés par charité et dans un souci de solidarité patriotique. On leur achète leur travail le plus dur, le plus mal payé, celui dont les Européens ne veulent pas. Et sur le peu qu'ils gagnent, ces hommes économisent encore et sacrifient plaisirs et santé, confinés dans des ghettos où la douleur de l'exil ajoute aux malheurs de leur condition pour sauver les leurs condamnés à mourir de faim dans les campagnes exténuées d'Algérie. »¹⁸
- 46 Comme si les algériens, de leur propre gré, avaient choisi par plaisir, les terres les plus arides ! Si elle s'élève bien contre les Français d'Algérie qui estimaient congénitale l'inaptitude des indigènes au progrès scientifique, elle omet de dire que la conquête ayant entraîné une colonisation officielle renforcée par le *Senatus-Consulte* de 1863, les terres les plus riches avaient été confisquées au profit des colons.
- 47 Que le processus de paupérisation s'est inscrit dans le cadre d'un processus plus général ayant débuté avec la conquête de 1830. A aucun moment elle n'effectue de liens entre les événements historiques, ne se bornant qu'à faire des constats n'ayant que des réponses sociologiques, ce qui la dédouane de porter un jugement politique sur la situation.
- 48 Face à cette inconséquence, elle s'en sort en élaborant une étrange théorie : la *clochardisation* ! Elle parle de la clochardisation de l'Algérie en la situant dans le marasme des peuples sous-développés. Or, même sur ce plan Germaine Tillion se garde de souligner que ces masses miséreuses vivaient dans des pays qui ont tous subi la domination coloniale.
- 49 Elle explique longuement le processus : natalité galopante et mortalité en décroissance, grâce aux vaccinations, mais une natalité galopante n'est que la conséquence du réflexe de défense qu'adopte tout organisme social qui n'a pas d'autres moyens de lutter et qui assure ainsi sa survie en mettant de son côté la puissance du nombre. On ne saurait définir l'être humain et ses conditions d'existence par les seules données quantitatives qui déterminent niveau de vie et niveau de civilisation.

- 50 Jean Amrouche nous montre que dans des moments de crise particulièrement violente, d'anomie dirait Durkheim, un homme profondément enraciné dans le système normatif français, ayant tous ses référents à l'intérieur des idéaux portés par la République se sentant profondément solidaire de cette vision du monde, cet homme face à l'injustice, qui est absence de solidarité bascule et passe à la révolte.
- 51 Cet homme qui va servir de médiateur entre les deux communautés sera rejeté par sa communauté d'adoption : la France. Il perdra son poste à la R.T.F en 1957. Comme le précise Tassadit Yacine :
- « Renvoyé dans la non-reconnaissance il se transforme lui-même en rebelle chargé de faire reconnaître la rébellion à ses frères. »¹⁹
- 52 Il va contester l'ordre de la France. Comme il l'écrivait en 1943 en fondant la revue l'Arche :
- « Je suis le pont, l'Arche qui fait communiquer deux mondes mais sur lequel on marche et que, l'on piétine, que l'on foule, je le resterai jusqu'à la fin des fins. C'est mon destin. »²⁰
- 53 En terme de solidarité il apparaît que ce sont les événements qui progressivement l'amènent à une prise conscience non pas d'une duplicité incarnée par les idéaux de la République car ceux-ci représentaient ce que la solidarité avait de plus fort entre tous les membres d'une même communauté, d'une même nation, mais de l'hypocrisie d'un système colonial et aussi de celle des gouvernements d'avant 1958 qui laissèrent se reproduire en Algérie une situation de négation de ces idéaux en totale contradiction avec l'humanisme proposé par la République.
- 54 Le sentiment de solidarité qui a fait la France au XIXe siècle fut inexistant en Algérie, sauf pour la société coloniale, et je dirais dans ce cas précis, que le manque de solidarité a amené des situations d'injustice flagrante qui ne pouvaient passer que par cette effrayante tragédie.
- 55 Là il y aurait beaucoup à méditer parce qu'il ne faut pas perdre de vue qu'à la base la solidarité est liée au droit et dans notre exemple c'est le non-respect, la non-application du droit qui a provoqué des ruptures et fait déplacer les solidarités.

NOTES

1. - « Pour un dialogue entre algériens et français », France-Observateur, 10.01.1958.
2. - « La France d'Europe et la France d'Afrique », le Figaro, 1945.
3. - Ibid., 1945.
4. - « L'Afrique restera-t-elle française ? », Temps présents, 1946.
5. - « Quelques raisons de la révolte algérienne », Economie et humanisme, Mars-Avril 1956.
6. - Ibid., Mars-Avril 1956.
7. - Ibid., Mars-Avril 1956.
8. - Ibid., Mars-Avril 1956.
9. - Ibid., Mars-Avril 1956.

10. - Ibid., Mars-Avril 1956.
 11. - « Un algérien s'adresse aux Français », France Observateur, 16.05.1957.
 12. - Ibid., 16.05.1957.
 13. - Ibid., 16.05.1957.
 14. - « Quelques remarques à propos du colonialisme et de la culture », Conférence afro-asiatique de Bandoeng, 1956, repris dans Atlas, 1963.
 15. - « Algeria fara da se », Témoignage Chrétien, 08.11.1957.
 16. - Ibid., 08.11.1957.
 17. - Ibid., 08.11.1957.
 18. - Ibid., 08.11.1957.
 19. - Amrouche, Jean El Mouhoub, Un algérien s'adresse aux Français ou l'histoire d'Algérie par les textes, 1943-1961, textes présentés et annotés par Tassadit Yacine, p.XLVI, 1991.
 20. - In l'Eternel Jugurtha, Catalogue de l'exposition, 1985, p.23.
-

AUTEUR

ALAIN ROMEY

C.M.M.C (Université de Nice)